

« — Je ne puis guère l'ignorer ; et si une semblable accusation dans la bouche d'un rival ne devait point paraître suspecte, je dirais que Hugues de Cressy...

« — Laissons-là, pour le moment, Hugues de Cressy, et parlons de ce qui vous regarde. Savez-vous que je ne trouve pas que les griefs dont ces seigneurs se plaignent soient tout à fait imaginaires ? Je n'ignore pas que, jusqu'à ce moment, vous avez été d'un avis opposé. Je crois que je pourrais facilement vous faire changer d'opinion si j'avais le temps de discuter avec vous, mais votre rival va arriver, et il me faut votre réponse définitive avant qu'il ne passe le seuil de ce château. Je vais donc vous parler franchement ; au point où en sont les choses, il est inutile d'en faire plus longtemps un mystère. Cette ligne redoutable qui, dans peu, va s'étendre de château en château, comme un réseau de pierre et de fer autour de la capitale et du trône, cette ligne, dis-je, a un chef, et ce chef, c'est moi !

« — Vous ? je demeure confondu ! vous que je croyais...

« — Quoi ? un sujet soumis prêt à dévorer toutes les insultes qu'un maître couronné peut se croire en droit de nous faire ? Non, non ! le pouvoir de mes aïeux ne m'a pas été transmis pour cela. Je veux le garder intact, et je ne reconnais à aucun roi sur terre le droit d'y toucher.

« — Et en quoi le roi veut-il toucher à nos justes droits ? en avons-nous vraiment qui nous autorisent à être aussi puissants que lui ? à contrecarrer toutes ses volontés, et à élever nos lannières felonnes contre son autorité suprême ?

« — A-t-il le droit, lui, de nous couper les ailes ? Ne sommes-nous plus de cette vieille souche de nobles qui, lorsqu'un monarque demandait : Qui ta fait comte ? répondaient fièrement : Qui ta fait roi ?

« — J'avoue que ce n'est pas ainsi que j'ai jamais compris le pouvoir féodal. Nous avons tous juré foi et hommage au roi comme à notre souverain Seigneur ; et quel droit aurions-nous d'attendre de nos vassaux du dévouement et de l'obéissance si nous manquions à ce serment ? D'ailleurs, il ne faut qu'un seul maître dans un pays, et il suffit d'un peu de réflexion pour se figurer qu'elle serait la triste condition d'un peuple qui compterait autant de souverains indépendants et absolus qu'il compte de châteaux sur la terre qu'il habite.

« — Je vous l'ai déjà dit : si j'avais le temps de discuter avec vous, je vous ferais aisément changer d'opinion ; mais, ce temps, je ne l'ai pas. Hugues de Cressy arrive, je crois à chaque instant entendre les ponts se baisser pour le recevoir ; vous n'avez que ce moment, profitez-en. Raliez-vous franchement et loyalement à ma cause et à celle de tant d'autres seigneurs : à ce prix, je vous donne ma fille, Cressy, à qui je l'ai promise, nous est tout dévoué en effet, mais il n'a pas une grande puissance territoriale : vous êtes comte de Troyes, seigneur légitime de Châtres et du redoutable castel de Mont'héry : vous avez été frustré, je le sais, de ces deux dernières seigneuries, mais il sera facile de vous en remettre en possession. Soyez des nôtres, je vous ferai rendre tous vos droits ; et, au lieu de Hugues de Cressy, c'est vous qui conduirez ma fille aux autels parés pour son hyménée. »

L'œil naturellement doux de Milon de Troyes s'alluma tout à coup comme celui du lion qui se réveille. — « Jamais ! » — s'écria-t-il, — « si Télésile a mon amour, le roi a mes serments. Mieux vaut être malheureux que parjure. »

« — Vous ne voulez donc pas de ma fille au prix auquel je la mets ?